



La sociologie de la littérature selon Escarpit

Structure, évolution et ambiguïtés d'un programme de recherche

Laurence Van Nuijs

DANS **POÉTIQUE** 2007/1 n° 149 , PAGES 107 À 127

ÉDITIONS **LE SEUIL**

ISSN 1245-1274

ISBN 9782020917612

DOI 10.3917/poeti.149.0107

Date de mise en ligne : 01/02/2012

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-poetique-2007-1-page-107?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Le Seuil.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

RELECTURE

Laurence van Nuijs

La sociologie de la littérature selon Escarpit

Structure, évolution et ambiguïtés
d'un programme de recherche

Le sort paradoxal d'un classique

Auteur d'une soixantaine d'ouvrages répartis entre travaux savants, essais journalistiques et œuvres littéraires, comparatiste, chef de file de l'École de Bordeaux et pionnier de la théorie de la communication en France, billettiste du *Monde* pendant plus de trente ans et fervent militant de gauche¹, Robert Escarpit est un incontournable dans le champ intellectuel et littéraire français de la seconde moitié du XX^e siècle. Certes, il ne jouit pas d'un prestige comparable à celui de maîtres à penser tels que Jean-Paul Sartre, Roland Barthes ou Pierre Bourdieu. S'il a tout de même acquis le statut d'un classique, c'est en sa qualité d'inspirateur d'une sous-discipline métalittéraire spécifique, à savoir la sociologie empirique du fait littéraire. Aujourd'hui encore, dans les aperçus historiques et théoriques de la sociologie de la littérature, Escarpit est invariablement cité en tant que « père fondateur de la sociologie moderne de la lecture² ». C'est lui qui, au cours des années 1960, prend en compte, pour la première fois et de manière non spéculative en France, des phénomènes littéraires peu étudiés jusque-là, tels que la consommation du livre, les circuits de distribution, les genres littéraires mineurs, les bibliothèques, le lecteur empirique, les institutions littéraires, le livre en tant que support matériel de la lecture et l'édition³. Ses publications majeures en ce domaine – *Sociologie de la littérature* (1958) et *Le Littéraire et le social* (1970)⁴ – ont, dès leur parution et à l'unanimité de la presse professionnelle, fait date et autorité. A l'opposé de toute démarche exclusivement biographique ou textuelle, la sociologie de la littérature s'intéresse à la production, à la circulation et à la consommation concrètes du « fait littéraire ». A bien des égards, elle annonce

la démarche institutionnelle développée plus tard par des auteurs comme Jacques Dubois, Pierre Bourdieu, Roger Chartier, Robert Darnton ou Jacques Leenhardt. Toutefois, si Escarpit est communément reconnu comme précurseur de la sociologie de la littérature, son œuvre est peu lue, et de nombreux aspects en restent méconnus. Exception faite des publications de quelques intimes de l'École de Bordeaux⁵, le nombre d'études monographiques au sujet d'Escarpit reste très modeste⁶. Par ailleurs, les commentaires existants s'avèrent souvent lapidaires, voire stéréotypés⁷. L'objectif de cet article est de donner une présentation plus complexe de l'œuvre sociologique d'Escarpit. Pour ce faire, nous nous interrogerons dans un premier temps sur les rapports entre la sociologie de la littérature et les premières publications d'Escarpit, notamment dans le domaine de la littérature comparée. Ensuite, nous examinerons la structure interne du programme novateur qu'il introduit sous le nom de « sociologie du fait littéraire », et cela aussi bien du point de vue programmatique que quant à la pratique de recherche. Deux aspects, souvent ignorés mais pourtant essentiels, seront analysés plus en détail : d'un côté la dimension « engagée » du programme de recherche et de l'autre la vision de la littérature qui sous-tend l'œuvre sociologique d'Escarpit.

Les antécédents comparatistes

A en croire les commentaires à ce sujet, la sociologie de la littérature de la fin des années 1950 rompt de façon tranchée avec la pratique métalittéraire de l'époque, et en particulier avec le comparatisme historique français⁸, discipline sous le signe de laquelle se mettent initialement l'enseignement – Escarpit occupe dès 1952 la chaire de littérature comparée à Bordeaux – et les publications scientifiques d'Escarpit. En effet, l'écart est grand entre la démarche sociologique et ces premiers travaux, qui portent, dans le langage et le style de pensée, les traces de l'affiliation intellectuelle comparatiste. Les principaux sujets de recherche en littérature comparée sont alors l'étude des thèmes, la fortune des genres littéraires, l'image d'une nation dans l'œuvre d'un auteur étranger, les études d'influence – tant du point de vue des producteurs (influence d'une œuvre ou d'un thème) que de celui des récepteurs (sources, lectures, *Belesenheit*) –, les voyages et la traduction, autant de sujets qu'on retrouve dans les premières publications d'Escarpit⁹. Or, même dans les manuels récents de littérature comparée, l'ancien élève de Jean-Marie Carré est moins mentionné pour ses travaux proprement comparatistes, tels que *Madame de Staël et Byron* (1941) ou *L'Angleterre dans l'œuvre de Madame de Staël* (1954), que pour le caractère inédit de sa *Sociologie de la littérature* (1958)¹⁰. Le rôle d'Escarpit dans les études littéraires n'aurait pas été de prolonger une tradition existante, mais, au contraire, de renouveler de fond en comble le champ comparatiste en prônant une démarche sociologique novatrice, et en contribuant à la création de nouvelles institutions (en particulier la Société française de littérature comparée, qui s'intègre, en 1954, à l'Association internationale de littérature comparée),

orientées vers l'innovation de la discipline et la littérature générale¹¹. Evoquant ultérieurement sa trajectoire intellectuelle, Escarpit ne cessera d'ailleurs de mettre lui-même en valeur la rupture avec « ce métier d'imbécile » consistant à produire infiniment « un discours sur les discours des autres » et ignorant la dimension – essentielle aux yeux du sociologue – du lecteur :

Tout a commencé il y a quelque vingt ans quand de jeunes enseignants de la littérature, isolés encore, se sont révoltés – on parlerait maintenant d'une contestation – contre leur propre enseignement conçu comme un discours sur le discours (*LS*, p. 5).

Je suis devenu professeur de littérature comparée [...], mais je dois dire tout de suite que j'ai toujours pensé que le discours sur le discours des autres, ce n'était pas un métier. Faire du baratin sur des livres, sur des écrits des autres, [...] ce n'était pas scientifique. [...] Alors, j'ai cherché à en sortir. [...] Un jour, je suis rentré chez moi en disant à ma femme : ce n'est pas possible, je ne vais pas continuer ce métier d'imbécile [...] et ce, pendant toute une carrière. Je veux comprendre les choses, comprendre les mécanismes [...]. Je me suis mis au travail, et j'ai produit un petit bouquin [i.e. *Sociologie de la littérature*]¹².

Pourtant, les affinités entre la sociologie de la littérature et la littérature comparée sont nombreuses. Certes, le comparatiste n'est pas simplement le précurseur du sociologue : son style de pensée, son langage et ses repères restent pleinement tributaires de la tradition comparatiste française. En même temps, les travaux comparatistes sont lardés d'éléments qui annoncent le futur sociologue de la littérature et qui seront systématisés dès 1958. Tout comme le sociologue ultérieur, le comparatiste met l'accent sur l'importance des facteurs contextuels dans l'étude d'une œuvre littéraire. Le contexte à examiner comprend, suivant une des formulations les plus connues de *Sociologie de la littérature* mais qui remonte en réalité aux travaux comparatistes d'Escarpit, « trois dimensions » :

Si on admet en effet que toute œuvre est à la fois expression de soi, création artistique et message adressé à un public, on ne saurait prétendre juger un auteur sans avoir exploré les trois dimensions de son univers littéraire : dimension psychologique, dimension technique, dimension sociale (*B*, p. 12-13).

Le but de l'étude d'un quelconque aspect de la littérature est d'aboutir, en combinant des renseignements sur l'auteur, le texte et la réception, à une vision « totale » d'une œuvre. Cette volonté de compréhension globale conduit le comparatiste à une démarche méticuleuse, qu'on retrouvera aussi chez le sociologue : tous deux s'inscrivent d'un côté à l'intérieur d'une tradition de recherche préexistante, et de l'autre, soutiennent les résultats de leur recherche par un arsenal de données qualitatives et quantitatives¹³. Ainsi, les premières publications d'Escarpit peuvent être comprises comme des contributions locales à une meilleure compréhension de plusieurs auteurs canoniques. *De quoi vivait Byron?* (1952), par exemple, un petit

ouvrage sur les conditions matérielles dans lesquelles vivait Byron, démontre que certains ouvrages du poète romantique anglais, en particulier *Childe Harold* et les *Contes*, ne relèvent pas tant du « génie créateur » de l'auteur, mais qu'ils correspondent à une stratégie éditoriale précise conçue en vue d'atteindre un certain public. Les caractéristiques romantiques de ces œuvres, qui en assurèrent le succès et qui contribuèrent à la mythisation de Byron, auraient été la conséquence de ses problèmes financiers. Pour le comparatiste, l'examen des conditions de production ne relève donc pas de l'anecdotique, au contraire, il permet de nuancer l'image reçue d'un auteur :

Le lecteur éprouvera peut-être quelque surprise en découvrant un Byron qu'il ne soupçonne pas. L'argent sert en quelque sorte de révélateur pour rajeunir et rénover un portrait trop banal. C'est un éclairage nouveau qui modifie l'équilibre habituel des ombres et des lumières, approfondit telle perspective, relève tel modèle, bref suggère au moins un des aspects les moins connus de Byron (*B*, p. 12).

De même, si le comparatiste ne s'intéresse pas encore dans la même mesure que le sociologue à la problématique de la réception, elle hante toutefois déjà ses recherches. Le comparatisme, en effet, est la discipline par excellence où sont abordés les « fortunes » littéraires, les traductions, les mythes et les adaptations d'un genre, d'un thème ou d'un auteur¹⁴. Ainsi, à côté de la mythisation d'une figure telle que Byron, Escarpit s'intéresse, dans sa seconde thèse d'Etat, *L'Angleterre dans l'œuvre de Madame de Staël* (1954), aux déformations que subit l'Angleterre dans l'œuvre de Madame de Staël et à l'image « réfractée » (*A*, p. 11) – ou encore, au « mirage anglais » (*A*, p. 11) – qu'elle importe ainsi en France. L'attention systématique pour la réception de la littérature se trouve par ailleurs à l'origine d'une même conception de la littérature. Pour le comparatiste, la qualité littéraire d'une œuvre tient à son « rayonnement » : sa valeur se définit par sa richesse en termes d'« échanges humains », même si ceux-ci s'accompagnent d'une altération du sens originel de l'œuvre :

Pour le comparatiste, l'œuvre importante n'est pas forcément celle que désignent les critères esthétiques (dont on sait d'ailleurs qu'ils varient de société à société), mais celle qui a le plus de rayonnement, qui est la plus riche en échanges humains de tous ordres¹⁵.

Une même conception du littéraire se retrouve chez le sociologue, pour qui la différence entre un texte quelconque et un texte littéraire tient à la capacité qu'a celui-ci de susciter des interprétations nouvelles selon les contextes variés dans lesquels il est reçu :

A partir du moment où nous savons tout sur un texte, à partir du moment où nous avons pris conscience de tout ce qu'on peut en tirer maintenant et dans l'avenir – à supposer que ce moment arrive jamais – ce texte cesse d'être œuvre littéraire pour devenir document historique¹⁶.

Toutefois, chez le comparatiste, la problématique de la réception reste encore limitée à celle de la réception d'un thème et d'un auteur au sein d'un circuit littéraire somme toute restreint. Pour le sociologue, en revanche, il ne s'agit plus d'étudier uniquement comment un thème ou une œuvre circulent et se transforment d'une littérature nationale à l'autre; l'idée de réception concerne désormais un champ beaucoup plus vaste, au sein duquel les thèmes, les œuvres, les mythes, les auteurs et les idées circulent non seulement au-delà de barrières nationales et historiques, mais aussi sociales, géographiques, culturelles, éducationnelles et technologiques. La réception devient une question concernant le lecteur empirique, celui-ci pouvant appartenir au circuit lettré, mais, dans la plupart des cas, se situant en dehors.

En ce sens, la démarche du sociologue est plus critique que celle du comparatiste. Les travaux comparatistes tendent à confirmer, à tous les niveaux, le canon littéraire établi: en choisissant comme objet d'étude des auteurs tels que Byron, Madame de Staël, ou ailleurs Shakespeare, Kipling ou Hemingway, Escarpit reproduit et confirme les mécanismes mêmes de la canonisation sans jamais les remettre en question. Le sociologue de la littérature s'intéresse en revanche à un champ de recherche beaucoup plus vaste (littérature populaire, adaptations cinématographiques, paralittérature, romans pour l'enfance et la jeunesse, etc.), et les mécanismes qu'il tendait à confirmer lui-même par sa pratique et son enseignement comparatistes feront désormais l'objet d'enquêtes examinant les effets sociaux, souvent tus ou voilés, de la culture lettrée canonique. Ce soupçon critique se ressent aussi au point de vue terminologique et intertextuel. Le comparatiste recourt encore à toute une série de notions métalittéraires préexistantes et n'éprouve pas le besoin de les expliciter, ni d'en questionner les fondements, souvent élitaires et élitistes. Les concepts de base des travaux sociologiques, en revanche, s'accompagnent systématiquement d'un métalangage explicatif. Il importe désormais de préciser la pertinence analytique de toute une série de notions dont la signification semblait encore évidente et non problématique au comparatiste: «œuvre», «auteur», «littérature», «livre», etc. Parallèlement à cette production conceptuelle critique, augmentent aussi chez le sociologue la volonté de démarcation par rapport à la tradition métalittéraire existante et la recherche de nouvelles affiliations intertextuelles.

Le programme de recherche sociologique

Dès *Sociologie de la littérature* (1958) et le numéro consacré au thème «Littérature et grand public» de la revue *Informations sociales* (janvier 1957), la perspective sociologisante – sans être pour autant vraiment sociologique – des travaux comparatistes se systématisent. L'approche de la littérature d'Escarpit se clarifie sur le plan théorique et programmatique, et, avec elle, la prise de position dans le champ des

études littéraires devient explicite. D'abord, la sociologie du fait littéraire, telle qu'Escarpit la conçoit, s'annonce comme une démarche métalittéraire de part en part *contextuelle et totalisante*. Se réclamant de Taine, de Madame de Staël et des représentants majeurs dans le domaine de la littérature comparée (notamment Hazard, Carré, Thibaudet, Etiemble, Mentré, Michaud et Peyre) (cf. *SL*, p. 8-11), elle s'oppose à toute démarche « formaliste », limitée à l'étude du seul texte littéraire. En même temps, elle se distancie de toute approche qui, si elle n'ignore pas l'inscription socioculturelle de la littérature, « s'en tient trop souvent à la seule étude des hommes et des œuvres – biographie spirituelle ou commentaire textuel » (*SL*, p. 6). L'étude de la littérature comprend « trois dimensions » pour Escarpit : le texte et l'auteur restent des objets d'étude essentiels, mais non pas exclusifs. Il importe désormais d'examiner aussi les dimensions du lecteur et de la consommation littéraire.

La sociologie de la littérature ne s'intéresse toutefois pas seulement aux trois dimensions de la littérature au sens traditionnel du terme, mais aussi à la diversité et la multiplicité des pratiques littéraires et paralittéraires, que celles-ci soient « élevées » ou « populaires ». A l'encontre de toute approche dont la sélectivité hypothèque d'entrée de jeu la compréhension de l'objet littéraire, la sociologie de la littérature se veut *non sélective* dans la délimitation de l'objet de recherche, d'où le recours fréquent à l'expression, à forte connotation programmatique, de « fait littéraire » (*SL*, p. 5). Escarpit s'en prend ainsi aux approches élitistes, car elles réduisent la littérature au canon des « grandes œuvres » dignes d'être transmises au nom de valeurs peu ou point explicitées¹⁷, mais aussi aux approches métalittéraires plus explicitement normatives, en particulier à la critique d'obédience marxiste¹⁸. Le « fait littéraire » doit être considéré comme un « fait social » parmi d'autres, indépendamment d'un quelconque préjugé esthétique, moral, idéologique, philosophique ou autre. La sociologie de la littérature doit se garder de postuler une certaine conception de la littérature, et ne peut reconnaître qu'un critère de spécificité littéraire d'ordre pragmatique : l'« aptitude à la gratuité » du texte, ou encore sa capacité à faire l'objet d'un usage non fonctionnel ou non utilitaire. Pour le sociologue, la littérarité n'est pas une propriété intrinsèque de l'œuvre, mais dépend de l'usage que le lecteur en fait :

Il est bien entendu que nous ne définissons la littérature par aucun critère qualitatif. Notre critère est ce que nous appelions l'aptitude à la gratuité. Est littéraire toute œuvre qui n'est pas un outil, mais une fin en soi. Est littéraire toute lecture non fonctionnelle, c'est-à-dire satisfaisant un besoin culturel non utilitaire. [...] Dans la mesure où il permet de s'évader, de rêver ou au contraire de méditer, de se cultiver gratuitement, tout écrit peut devenir littérature. G. K. Chesterton a même montré qu'il y a un usage littéraire de l'indicateur des chemins de fer (*SL*, p. 22-23)!

S'opposant à toute forme d'essentialisme littéraire, qui consisterait à définir une fois pour toutes l'« essence » de l'œuvre, la sociologie de la littérature se présente aussi comme un correctif à toute prénotion normative, à toute tentative, consciente

ou inconsciente, d'idéaliser une ou plusieurs composantes du système littéraire. La démarche du sociologue se veut rigoureusement *empirique* et prend en compte l'auteur, l'œuvre et le lecteur en tant que réalités concrètes. L'écrivain n'est pas un « génie créateur », indépendant de tout conditionnement extérieur, mais un individu en chair et en os, avec une histoire, une condition sociale, une psychologie et une origine géographique, dont l'examen est indispensable à la compréhension de la littérature :

Pour comprendre le métier d'écrivain, il faut se rappeler qu'un écrivain – fût-il le plus éthéré des poètes – mange et dort chaque jour. [...] Le problème est vieux comme le monde : il est proverbial de dire que la littérature ne nourrit pas son homme. Il serait insensé d'autre part de nier l'influence que les considérations matérielles ont eue sur la production littéraire (*SL*, p. 46).

De même, le sociologue s'en prend à l'idée d'une quelconque littérature « universelle » et « accessible à tous ». L'œuvre littéraire renvoie à un contexte d'émergence précis au-delà duquel elle perd nécessairement son sens originel et fait l'objet de « trahisons ». Par ailleurs, pour détachée de considérations économiques qu'elle puisse paraître, la littérature est, dans la société contemporaine, un objet matériel et un bien de consommation parmi d'autres, faisant l'objet de considérations commerciales. Le sociologue devra dès lors prendre en compte les évolutions technologiques (imprimerie, industrialisation, innovations, apparition de nouveaux médias) ainsi que des modalités de circulation de la littérature (pratiques publicitaires, circuits littéraires populaire et lettré, transmission du canon littéraire par le biais de l'enseignement). Enfin, plus question d'ignorer la dimension de la consommation littéraire et du lecteur. Or, pour le sociologue, le lecteur n'est pas une construction langagière abstraite ou textuelle (un lecteur *implicite*) ni nécessairement un lecteur lettré, disposant du bagage intellectuel suffisant pour décoder adéquatement le message littéraire. Au contraire, le lecteur est une réalité empirique, dont la pratique de lecture, les goûts et les motivations varient foncièrement selon ses origines sociales, sa provenance géographique, son âge, sa nationalité, son sexe et son éducation. Afin de penser la pluralité des modalités selon lesquelles un texte peut être reçu, Escarpit élabore une « théorie des publics » distinguant entre trois catégories de publics. Le premier, le « public-interlocuteur » (*SL*, p. 98), constitue le public pour lequel l'auteur conçoit le texte avec une intention précise (convaincre, informer, émouvoir, etc.). Quand la réception du texte s'arrête au niveau de ce public-interlocuteur, l'échange entre auteur et lecteur est fonctionnel et, par conséquent, non gratuit et non littéraire. En revanche, dès que le texte dépasse le public-interlocuteur, il entre en contact avec un public anonyme, c'est-à-dire avec des lecteurs qui, n'étant pas directement adressés par l'auteur, font un usage non fonctionnel et partant « littéraire » du texte en question. Dans ce cas, le texte est d'abord reçu par un public comprenant les lecteurs appartenant au même milieu social et à la même époque que l'auteur, et qui partagent avec lui un ensemble de repères culturels (noms propres, renvois intertextuels, personnages historiques), d'idées, de croyances et de jugements de valeur, qui leur permettent

d'apprécier correctement l'œuvre en question. Le succès du texte tient dans ce cas à la capacité de l'écrivain à répondre aux attentes de ce « public-milieu » (*SL*, p. 102) :

Le livre à succès est le livre qui exprime ce que le groupe attendait, qui révèle le groupe à lui-même. L'impression d'avoir eu les mêmes idées, éprouvé les mêmes sentiments, vécu les mêmes péripéties est une de celles que mentionnent le plus fréquemment les lecteurs d'un livre à succès. On peut donc dire que l'ampleur du succès d'un écrivain à l'intérieur de son groupe est fonction de son aptitude à être l'« écho sonore » de ce groupe (*SL*, p. 110).

Mais lorsque l'œuvre dépasse les frontières linguistiques initiales ou entre dans un cadre historique, culturel, géographique ou social différent, elle est reçue par un « grand public », qui, ne partageant pas la vision du monde, le langage et les repères culturels de l'auteur, ne parvient plus à décoder adéquatement le message littéraire initial, et y substitue ses propres mythes. La survivance de l'œuvre se fait alors au détriment de son sens originel :

Nous avons vu que les publics extérieurs n'ont pas un accès direct à l'œuvre. Ce qu'ils lui demandent n'est pas ce que l'auteur a voulu y exprimer. Il n'y a pas coïncidence, convergence entre leurs intentions et celles de l'auteur, mais il peut y avoir compatibilité. C'est-à-dire qu'ils peuvent trouver dans l'œuvre ce qu'ils désirent alors que l'auteur n'a pas voulu expressément l'y mettre ou peut-être n'y a jamais songé. Il y a là une trahison, mais sans doute une trahison créatrice (*SL*, p. 112).

L'exemple le plus connu de ce type de « trahisons créatrices¹⁹ » est celui des adaptations de grandes œuvres littéraires à la littérature enfantine :

Deux des exemples les plus caractéristiques de trahisons créatrices sont ces *Voyages de Gulliver* de Swift et du *Robinson Crusoé* de De Foe. Le premier de ces livres est originellement une satire cruelle d'une philosophie si noire qu'elle reléguerait Jean-Paul Sartre à l'optimisme de la Bibliothèque rose. Le second est un prêche (parfois fort ennuyeux) à la gloire du colonialisme naissant. Or, comment vivent ces deux livres actuellement, comment jouissent-ils d'un succès jamais démenti ? Par l'intégration au circuit de la littérature enfantine (*SL*, p. 112) !

Une sociologie s'intéressant au « fait littéraire » et non pas seulement à la littérature canonique lettrée devra dès lors être attentive tant aux lectures adéquates, historiquement correctes des œuvres littéraires, qu'aux « trahisons créatrices » dues à la survivance d'une œuvre au-delà de son contexte initial²⁰.

Quant à la pratique de recherche proprement dite²¹, étant donné l'ampleur du champ d'investigation qu'elle recouvre, la sociologie de la littérature recourt à une méthodologie faisant intervenir plusieurs types d'informations : témoignages en provenance d'informateurs empiriques contemporains (auteurs, éditeurs, libraires

et lecteurs), documents historiques divers (mémoires, correspondances, catalogues de bibliothèques privées) et données quantitatives et statistiques (enquêtes de terrain, sondages, recensements, enquêtes sur le marché du livre). Le sociologue intègre aussi les informations sur le contexte politique, socio-historique et culturel dans lequel un fait littéraire a vu le jour. Au-delà de la grande diversité des sujets abordés, il est possible de regrouper les enquêtes sociologiques d'Escarpit et de l'École de Bordeaux – publiées principalement au cours des années 1960 – sous trois grandes catégories, suivant la méthodologie utilisée. Certaines publications sont des enquêtes empiriques proprement dites. Il s'agit d'enquêtes « de terrain » procédant par questionnaires, entretiens et recensements. Tel est le cas, par exemple, de *Le Livre et le conscrit* (1966) ou de *L'Atlas de la lecture à Bordeaux* (1963). D'autres publications sont des travaux de reconstruction socio-historique, qui s'inspirent, pour une problématique donnée, d'analyses et d'interprétations préexistantes. Ainsi, « La lecture du Moyen Âge à nos jours » (dans *La Vie populaire du Moyen Âge à nos jours*, 1965) constitue, à l'instar de *L'Apparition du livre* (1958) de Lucien Febvre et de Henri-Jean Martin²², une tentative de répondre à la question de la lecture concrète à partir de la présence ou de l'absence du livre dans différents milieux sociaux. D'autres enquêtes encore se situent à mi-chemin entre les travaux empiriques et les travaux de reconstruction socio-historique. Il s'agit d'enquêtes empirico-interprétatives, fondées sur des données empiriques récoltées par une autre instance que le sociologue lui-même, auxquelles il donne ensuite une interprétation personnelle. C'est le cas de *La Révolution du livre* (1965) et de *La Faim de lire* (1973), enquêtes effectuées en collaboration avec la section du livre de l'Unesco. Ces études contiennent, au-delà des faits proprement dits, des conclusions et interprétations provisoires de la main de l'auteur.

Ainsi, la sociologie de la littérature représente, aussi bien au niveau programmatique que pratique, une vaste et ambitieuse entreprise contextuelle, objective, empirique et méthodique, dont l'objectif est de contribuer à une meilleure compréhension du fonctionnement du « fait littéraire » et de remédier aux insuffisances de toute approche de la littérature trop textualiste, sélective, spéculative et peu méthodique. Tel quel, c'est-à-dire du point de vue épistémologique et de celui de la corrélation entre la théorie et la pratique, le programme de recherche est cohérent et univoque. Pourtant, à y regarder de plus près, le lecteur contemporain ne peut être que frappé par certains éléments plus ou moins étranges qui, loin d'annuler la consistance du programme et de la pratique de recherche d'Escarpit, la complexifient et la nuancent.

Une sociologie engagée

Contrairement à l'idée largement répandue d'une « sociologie empirique, descriptive et appuyée sur des données statistiques²³ », la sociologie de la littérature ne se contente pas de descriptions scientifiques, elle constitue aussi, et de façon

explicite, une démarche de part en part engagée. La sociologie de la littérature ne se veut pas uniquement une intervention critique à l'intérieur du champ des études littéraires, mais aussi à l'intérieur du champ politique et social. Cette prise de position est, dans le cas d'Escarpit, tout à fait explicite et ne contredit pour lui aucunement l'impératif de scientificité auquel est censée répondre la sociologie de la littérature :

Nous pensons que toute science doit être expérience vécue avant d'être théorie et que dans les sciences humaines en particulier il n'y a de théorie acceptable que fondée sur une expérience pratique en vue d'une action immédiate. Se demander « que peut la littérature ? » est déjà une attitude plus scientifique que se demander « qu'est-ce que la littérature ? », mais il serait mieux encore de se demander « Que pouvons-nous faire de la littérature ? » (LS, p. 41).

L'engagement d'Escarpit se fait au nom de certaines valeurs et croyances : la croyance en la possibilité d'une authentique culture populaire, le rêve d'une culture universelle et laïque, la croyance en la puissance émancipatrice du livre et de la culture imprimée. Par une connaissance de terrain approfondie et objective, la sociologie de la littérature veut fournir des instruments susceptibles de guider un engagement social concret. Les nombreuses enquêtes effectuées par le Centre de sociologie des faits littéraires dans la région bordelaise ont pour but, à partir d'une connaissance de terrain, de faciliter l'accès de certaines couches de la population à la lecture et de rapprocher les auteurs et critiques littéraires « lettrés » du « grand public ». Les projets qu'Escarpit entreprend dans le cadre de l'Unesco, s'interrogeant sur les moyens de promouvoir la lecture et de diffuser le livre à l'échelle mondiale, et en particulier dans les pays du tiers-monde, témoignent d'une même préoccupation.

Les valeurs qui constituent le fondement de l'engagement d'Escarpit n'orientent toutefois pas uniquement l'emploi ultérieur qu'il fait des données statistiques. Au contraire, pour Escarpit, la pratique scientifique et le travail de militant ne font qu'un, et l'action sociale ne saurait, par conséquent, être considérée comme une étape succédant à la pratique scientifique. Les valeurs républicaines, humanistes et de gauche au nom desquelles le sociologue s'engage, guident d'entrée de jeu, dans le choix des sujets examinés, dans les analyses et les interprétations, le travail de recherche. Les nombreuses données statistiques et autres minutieusement récoltées par le sociologue ne prennent souvent sens qu'à la lumière de son engagement. Les conclusions formulées ne relèvent souvent pas tant du constat purement sociologique que d'une croyance ou d'une espérance. Invariablement, le mode énonciatif neutre, méthodique et objectif d'Escarpit alterne avec un mode d'énonciation de part en part évaluatif. Ainsi, dans des enquêtes telles que *Le Livre et le conscrit* (1966)²⁴, Escarpit met au jour les mécanismes par lesquels se reproduit un canon littéraire restreint et formé par une liste préétablie d'œuvres et de noms jugés « classiques » et, partant, dignes d'être transmis. Mais il ne se contente pas de description. Soutenant, au nom du rêve d'une culture égalitaire, universelle et laïque, qu'il ne peut y avoir d'authentique littérature que pour tous, Escarpit condamne fermement le fonctionnement de la production littéraire du circuit restreint :

[...] l'organisation scolaire et universitaire dans un pays pourtant de tradition démocratique comme la France tend de moins en moins peut-être, mais de manière encore écrasante à faire de la littérature la chose d'une minorité de lettrés et à nourrir l'immense majorité des lecteurs soit de produits artificiels et standardisés, soit d'une matière littéraire préparée et en quelque sorte prédigérée par ceux qui ont eu la chance d'accéder aux niveaux supérieurs de l'éducation (*LC*, p. 92).

Dans la même logique, se voit remise en question toute littérature, comme c'est le cas du *Nouveau roman*, repliée sur elle-même et dont l'accès reste restreint à un cercle d'initiés :

Or quelle commune mesure y a-t-il entre l'écho démesurément amplifié d'un roman expérimental d'Alain Robbe-Grillet ou de Philippe Sollers dans un milieu littéraire dominé par un puissant groupe de pression intellectuel, et la réalité massive des dizaines de millions d'exemplaires de *Papillon*, traduit en plus de vingt langues, distribué dans tous les débits de livres du monde ? Où est l'événement littéraire ? S'il est dans le second, alors tout l'appareil de la critique savante passe à côté de l'essentiel. S'il est dans le premier, alors il faut admettre que la littérature est étrangère à ce qui touche en profondeur la conscience des foules et cela au siècle de la foule²⁵.

Il faut sortir l'œuvre d'art du musée et la mettre dans la rue, où elle s'ennoblira en servant. [...] Il ne s'agit pas de demander le suicide à la littérature des lettrés, mais de lui proposer, moyennant un acte de courage et d'humilité, une survie plus authentique (*IS*, p. 138).

La dimension « engagée » du programme de recherche transparait sans doute le plus clairement dans les analyses socio-historiques d'Escarpit et dans sa vision, très généreuse et optimiste, quant aux possibilités qu'offre un moyen de communication de masse tel que le livre de poche dans la généralisation et la popularisation de la lecture et de la culture. Suivant Escarpit, l'avènement de la civilisation « des loisirs et des mass-médias » (*LP*, p. 336) contient la promesse d'un passage d'une culture « démocratique », accessible mais néanmoins « élitaire », à une culture « laïque » ou de masse, potentiellement accessible au plus grand nombre²⁶. Contrairement à la culture lettrée classique, qui fonctionne par l'intermédiaire de l'imprimé artisanal et reste limitée à un groupe social privilégié, le livre contemporain est devenu, grâce à toute une série d'innovations technologiques, un moyen de communication de masse. Le marché du livre est désormais en principe accessible à l'ensemble du public. Cependant, comme le souligne Escarpit aussi dans d'autres enquêtes, le livre garde la marque de son origine élitiste, et s'organise selon deux circuits de distribution distincts : le circuit lettré et le circuit populaire. Néanmoins – et ici le discours d'Escarpit prend des allures utopiques – grâce aux perspectives qu'offre un moyen de diffusion tel que le livre de poche, l'idée d'une authentique lecture populaire peut-elle, dans un avenir encore indéterminé, trouver sa réalisation :

Les commerces du circuit lettré et du circuit populaire ne présentent pas exactement la même qualité de lectures ou du moins dans des proportions très différentes. Si les commerces du circuit lettré vendent à la fois des romans populaires, des policiers, des classiques et des livres étrangers, le circuit populaire offre presque exclusivement des romans populaires, des policiers et des publications à bon marché. On doit faire une exception pour le livre de poche où des ouvrages de qualité éprouvée sont vendus dans les deux circuits pour le prix d'une revue (*LP*, p. 345).

Grâce au livre dit de poche dont la carrière ne fait que commencer en France, le livre entrera dans tous les foyers. Contrairement à une opinion répandue et souvent exprimée, dans la culture de masse, la lecture tient une place croissante dont il est encore impossible de fixer l'importance. Mais il est d'ores et déjà certain qu'une mutation affecte les instruments traditionnels de la lecture, journal et livre imprimés, et qu'à travers eux elle atteindra le contenu même des échanges culturels et esthétiques dont ils sont les véhicules (*LP*, p. 352).

De même, dans un chapitre sur le phénomène de la traduction à l'échelle mondiale (*RL*, p. 103-119), si Escarpit argumente que le marché de la traduction du livre reste sous-développé, les moyens de communication de masse sont selon lui susceptibles de remédier à cette situation :

S'il existe une solution au problème, c'est peut-être l'édition de masse qui est susceptible de nous l'apporter. Cette édition ne peut se contenter d'aires de diffusion trop étroites. Ses gros tirages exigent qu'elle fasse éclater le cadre des frontières linguistiques et ses investissements élevés lui donnent les moyens de le faire. Chacune à sa manière l'Europe continentale et l'Asie peuvent trouver dans un ou plusieurs « marchés communs » de la traduction un remède contre leur babélisme (*RL*, p. 117).

Soi-disant neutre, descriptive et objective, la sociologie de la littérature d'Escarpit trouve son fondement dans un ensemble de valeurs bien précis, qui sont à plusieurs endroits dans l'œuvre tantôt explicitement tantôt implicitement thématiques, et qui informent d'entrée de jeu le discours sociologique, même le plus objectif. Toutefois, cette tension n'en constitue pas une pour le sociologue de la littérature : son projet se définit d'entrée de jeu comme ancré dans un engagement social concret. Il en va de même de la dernière question que nous voudrions soulever dans le cas d'Escarpit : celle, plus exactement, de la spécificité littéraire. En dépit des affirmations selon lesquelles la sociologie de la littérature se garde de postuler une conception précise du littéraire, il est possible de déceler, dans l'œuvre d'Escarpit, une vision de la littérature qui, thématisée ouvertement seulement par moments, sous-tend néanmoins le projet sociologique dans sa totalité.

La littérature

La sociologie de la littérature, nous l'avons vu, récuse toute définition de l'objet littéraire fondée sur un système de valeurs apriorique. Plutôt que de postuler une essence proprement littéraire, Escarpit adopte une perspective sur la littérature que l'on peut qualifier de nominaliste ; la « littérature » est abordée comme un effet de discours réfractaire à une définition universelle :

Un phénomène littéraire n'a pas forcément le même contenu et la même structure dans deux contextes nationaux ou historiques différents même s'il porte le même nom. En fait la plupart des grands concepts dont se servent les historiens et les critiques littéraires (baroque, roman, style, etc.) sont des étiquettes qui recouvrent des réalités disparates dont on ne peut prendre conscience qu'en se référant à l'histoire et à l'analyse des sociétés dont elles émanent²⁷.

De fait, conscient de la variabilité sémantique de la notion même de littérature, le sociologue ne s'intéresse pas, dans la pratique de recherche, à la littérature en tant que telle mais à des « faits littéraires » plus facilement définissables et quantifiables : le livre, les origines sociales et géographiques d'une population donnée de lecteurs, le marché de la traduction, etc. Ailleurs, plutôt que de délimiter d'emblée l'objet littéraire, le sociologue étudie la « communication par écrit », afin de retracer ensuite ce qui, à l'intérieur de ce champ de recherche plus large, relève du littéraire ou du non-littéraire, et selon quels contextes. Et là où le sociologue recourt à une catégorie du littéraire préexistante, il se voit obligé d'en reconnaître le caractère approximatif :

Le caractère littéraire d'un livre ne se définissant pas par des critères simplement objectifs, mais aussi par l'usage qui est fait de ce livre, il est déjà très difficile d'isoler une catégorie du livre « littéraire », toute lecture pouvant être littéraire à quelque degré. D'autre part les quelques pages qui suivent sont fondées sur une étude des statistiques concernant la catégorie 8 de la classification décimale Dewey. Or figurent indistinctement dans cette catégorie aussi bien les ouvrages proprement littéraires comme les romans ou les poèmes, que les travaux de critique ou d'histoire littéraire, dont la plupart pourraient relever de l'histoire, de l'esthétique ou des sciences sociales (*RL*, p. 76).

Dans les travaux concernant la « littérature » proprement dite, celle-ci fait l'objet d'analyses étymologiques et historiques faisant apparaître les contradictions inhérentes à la notion. La perspective nominaliste et contextualiste sur la littérature conduit, chez Escarpit, à une remise en question de la notion même de littérature, voire à sa dissolution. Non seulement des significations multiples et contradictoires se sont greffées sur la notion de « littérature » au cours des siècles²⁸, mais, issue d'une longue tradition élitiste, elle s'avère de moins en moins adaptée à une société de masse où de nouveaux médias prennent la relève du livre :

Né au XVIII^e siècle sous la pression des circonstances – accession de la bourgeoisie à la culture lettrée, industrialisation de la librairie, apparition de l'homme de lettres professionnel – ce concept [...] est de moins en moins capable d'enserrer le présent dans ses limites trop étroites. Un peu partout, ce sont des cultures de masses qui tendent à apparaître, avec des exigences qui n'ont pas toujours un langage pour s'exprimer ni des institutions pour se réaliser, mais dont la pression se fait chaque jour plus sensible. [...] Peu importe le mot: celui de littérature en vaut un autre. C'est un nouvel équilibre qu'il faut trouver. Celui que nous a légué le XVIII^e siècle est rompu. Seul un effort de lucidité nous fera prendre conscience de celui qui, en partie à notre insu, se crée autour de nous (*SL*, p. 127).

Pourtant, la perspective nominaliste sur la littérature se voit invariablement, aussi bien dans les textes programmatiques que dans la pratique de recherche, contredite par une tendance inverse. Si la sociologie de la littérature condamne toute forme d'essentialisme littéraire, elle veut aussi éviter l'erreur de la critique positiviste qui, suivant l'argument de Lanson, «a le tort de tout expliquer²⁹» et mène à une «rationalisation extérieure à la littérature elle-même qui dissout les frontières du littéraire et du non-littéraire et fait disparaître l'objet même qu'on prétend étudier» (*LS*, p. 12). Assez étrangement donc, tôt ou tard dans l'analyse, la perspective nominaliste, contextuelle et relativiste sur le «fait littéraire» est abandonnée en faveur d'une réflexion sur ce qui fait le propre de la littérature. Escarpit, plus exactement, tente de penser la particularité de l'objet littéraire et d'éviter en même temps une quelconque forme d'essentialisme, en adoptant une perspective communicationnelle et pragmatique. La littéarité d'une œuvre, en effet, dépend pour Escarpit des modalités mêmes de sa réception.

Déjà dans *Sociologie de la littérature*, Escarpit avance, à côté de l'«aptitude à la gratuité» comme critère de spécificité littéraire (cf. *supra*), la «trahison créatrice» comme possible «marque de la grande œuvre littéraire» (*SL*, p. 113). Dans les textes ultérieurs, l'idée de trahison créatrice va progressivement devenir le critère de littéarité par excellence. Ainsi, dans *Le Littéraire et le social*, Escarpit se propose de compléter trois critères de spécificité littéraire avancés respectivement par Jean-Paul Sartre, Roland Barthes et Lucien Goldmann. D'abord, à l'instar du Sartre de *Qu'est-ce que la littérature?* (1948), Escarpit définit la littérature comme un mode d'expression structurellement distinct d'autres pratiques artistiques. Contrairement à la peinture, à la sculpture ou à la musique, qui sont de nature purement autoréférentielle, la littérature est à la fois immanente et référentielle:

Alors que les autres arts produisent des *choses* qui sont directement perçues par les sens et interprétées par la conscience, la littérature produit une *écriture*, c'est-à-dire un agencement de lettres, de phonèmes, de mots, de phrases. Or, chacun de ces éléments est à la fois *chose* et *signification* (*LS*, p. 13).

La littérature est un art impur, qui se construit selon deux dynamiques: le signifiant (la «chose») et le signifié (la «signification»). Le distinguo sartrien chose-signi-

fiction ne suffit cependant pas pour définir ce qui fait le propre de l'objet littéraire, ce pourquoi Escarpit invoque un deuxième critère, tiré cette fois-ci du *Degré zéro de l'écriture* (1953) de Barthes. La littérature comporte une « sursignification », un « au-delà du langage » renvoyant au contexte socio-historique que la littérature reflète de manière soit docile (« adéquation »), soit subversive (« affrontement ») :

Non seulement la littérature met en œuvre plusieurs ordres de signifiants conduisant à plusieurs ordres de signifiés, mais encore, du fait même de la combinaison de ces éléments disparates, elle comporte une sursignification, un au-delà du langage qui est un autre de ses caractères spécifiques. [...] En somme, dans cette zone de disponibilité que constitue l'au-delà du langage, le phénomène littéraire résulte d'un équilibre – adéquation ou affrontement – entre les contraintes de la situation historique et la liberté de l'écrivain en tant que significateur (*LS*, p. 13-14).

Or, la validité des deux critères n'est pas générale car ils ne s'appliquent, selon Escarpit, qu'à la forme poétique. La logique de la forme et du langage doit se compléter d'une logique du contenu. Escarpit avance dès lors un troisième critère de spécificité littéraire, emprunté à Lucien Goldmann (*Pour une sociologie du roman*, 1965), à savoir celui des structures homologues entre l'univers de l'œuvre et les structures mentales de certains groupes sociaux :

La méthode structuraliste-génétique qu'il [Goldmann] propose a pour hypothèse fondamentale « que le caractère collectif de la création littéraire provient du fait que les *structures* de l'univers de l'œuvre sont homologues aux structures mentales de certains groupes sociaux et en relation intelligible avec elles » (*LS*, p. 16).

Cependant, ces trois critères présentent, suivant Escarpit, un inconvénient majeur : ils restent tributaires d'une esthétique de la production et tentent de définir la spécificité de l'objet littéraire indépendamment de sa circulation et de sa consommation concrètes :

On notera que ces trois critères se réfèrent à la littérature comme à quelque chose qui arrive, qui est fait, mais non comme quelque chose qui est perçu. Or, il est évident que la littérature n'est littérature qu'en tant qu'elle est lue. Ainsi que l'écrit Jean-Paul Sartre, « l'objet littéraire est une étrange toupie qui n'existe qu'en mouvement. Pour la faire surgir, il faut un acte concret qui s'appelle lecture, et elle ne dure qu'autant que cette lecture peut durer. Hors de là, il n'y a que des tracés noirs sur le papier » (*LS*, p. 18).

Afin de cerner la spécificité de l'objet littéraire, Escarpit inverse la perspective : à la perspective de la production littéraire se substitue une perspective communicationnelle, c'est-à-dire une perspective sensible au fonctionnement concret de la littérature. En tant que moyen de communication, la littérature se distingue par son mode de diffusion : contrairement à la communication orale, la littérature nécessite un support matériel, à savoir le livre, et celui-ci est susceptible de subir

diverses évolutions technologiques. Selon Escarpit, ce sont justement ces évolutions technologiques qui permettent de cerner la spécificité de la littérature dans son fonctionnement contemporain, c'est-à-dire à l'intérieur de la civilisation de masse. La massification de la communication signifie une double évolution pour la littérature. D'un côté, les nouveaux moyens de communication sont sociologiquement indifférents quant aux récepteurs. La littérature ne se limite plus à un groupe restreint de lettrés dotés d'une compétence culturelle, mais atteint aussi, directement (par la massification du livre: l'édition de poche bon marché) ou indirectement (par le biais d'adaptations ou de prolongements audiovisuels), le grand public. D'un autre côté toutefois, contrairement à ce qui est le cas à l'intérieur du circuit lettré, l'individu qui se promène sur le marché des biens culturels est envisagé par la logique du marché non pas comme un lecteur plus ou moins prédestiné à la lecture de telle ou telle œuvre, mais comme un consommateur ayant à effectuer un choix toujours plus ou moins arbitraire. En d'autres mots, les liens substantiels entre la production et le public sont désormais rompus. Pour le fonctionnement concret de la littérature, cela implique que la lecture est de moins en moins une pratique qui se déroule à l'intérieur du circuit restreint et consistant à interpréter «correctement» l'œuvre, mais qu'elle devient au contraire une pratique se déroulant «hors contexte», ou encore, à l'intérieur d'un «grand public». Dans la société contemporaine, le livre ne reste plus limité au «public-milieu» mais passe nécessairement au-delà. La «trahison créatrice» n'est plus une des modalités possibles de la réception d'un texte, mais désigne, dans la civilisation de masse, le mode de fonctionnement même de la littérature :

Traduttore, traditore n'est pas une veine formule, mais l'affirmation d'une nécessaire réalité. Toute traduction est en quelque sorte trahison, mais trahison peut-être créatrice quand elle permet au signifiant de signifier quelque chose même si le signifié original est devenu insignifiable. Or toute lecture hors contexte – et c'est le cas de la plupart des œuvres quand elles sont lues hors de la communauté des intellectuels – est à quelque degré traduction (LS, p. 28).

C'est ainsi qu'on est conduit à reconnaître un quatrième critère de spécificité littéraire: *Est littéraire une œuvre qui possède une «aptitude à la trahison», une disponibilité telle qu'on peut, sans qu'elle cesse d'être elle-même, lui faire dire dans une autre situation historique autre chose que ce qu'elle a dit de façon manifeste dans sa situation historique originelle* (LS, p. 28).

La perspective nominaliste/relativiste sur la littérature et la perspective sensible à la spécificité littéraire ne s'élaborent pas indépendamment l'une de l'autre dans le discours d'Escarpit. Au contraire, elles se corroborent et s'impliquent mutuellement. C'est même là où la perspective nominaliste aboutit à la plus grande réticence quant à la pertinence de la notion de littérature, voire à sa remise en cause radicale, que réapparaît, sous forme de paraphrase, ce qui constitue, dans la perspective communicationnelle d'Escarpit, l'essence même du littéraire. La «littérature», pour Escarpit, indépendamment du concept utilisé pour la désigner, est cet

« inépuisable dialogue des créateurs de mots, de mythes et d'idées, avec leurs contemporains et leur postérité » ou encore le « dialogue esthétique-imaginatif [de l'homme] avec ses contemporains et sa postérité » :

Abolies les frontières périmées entre la science et l'art, on ne fera plus l'histoire de la littérature, mais quelque chose qui pourrait être l'histoire de l'homme en société sous l'aspect de son dialogue esthétique-imaginatif avec ses contemporains et sa postérité. Cette indication paraîtra sans doute bien vague, mais, qu'on se rassure, quand les temps seront mûrs le nouveau concept surgira dans toute sa clarté et, hélas, déjà avec toutes ses contradictions, en même temps qu'un mot pour le désigner³⁰.

Alors peut-être sera-t-il possible de refaire non l'histoire de la littérature, mais l'histoire des hommes en société selon ce dialogue des créateurs de mots, de mythes et d'idées, avec leurs contemporains et leur postérité, que nous appelons maintenant littérature (*SL*, p. 127).

Et c'est bien cette conception dialogique de la littérature qui sous-tend le projet sociologique d'Escarpit dans sa totalité, et qui constitue aussi le fondement de son engagement :

On voit donc quelle tâche peut s'assigner une critique sociologique. Elle ne dira pas ce qu'est la littérature, mais elle dira ce qu'elle se fait, ce qu'elle devient. Elle considérera que son rôle n'est pas simplement un rôle de connaissance, mais un rôle d'action, non en enseignant aux écrivains ce qu'ils doivent écrire, ni aux lecteurs ce qu'ils doivent comprendre ou ressentir, mais en aidant par tous les moyens et à tous les niveaux les écrivains, les lecteurs et tous ceux qui, à un titre ou à un autre, font partie de leur appareil relationnel, à enrichir, à amplifier, à diversifier, à généraliser et – pourquoi pas – à massifier ce dialogue des esprits au moyen des mots, que nous appelons maintenant littérature et qui portera peut-être demain un autre nom, mais sans lequel il n'est pas de civilisation possible³¹.

En tant que science, la sociologie ne saurait avoir pour tâche de dire à quels critères (de nature esthétique, philosophique, idéologique ou autre) la littérature doit répondre. Elle est neutre et ne distingue pas entre le canon littéraire traditionnel, les grandes œuvres, les littératures marginales et populaires, les nouveaux médias, etc. ; d'où la vision nominaliste sous laquelle est abordée la littérature. Mais en même temps, en tant que pratique militante, la sociologie de la littérature se donne pour tâche de promouvoir et de « massifier » une réalité bien précise, à savoir « le dialogue des esprits au moyen des mots [...] sans lequel il n'est pas de civilisation possible ». Cette réalité, que le sociologue préfère ne pas nommer « littérature » en raison des contradictions inhérentes à la notion et de la réalité, trop étroite, qu'elle recouvre, recoupe pourtant bien ce qu'il définit ailleurs comme la spécificité de la littérature, à savoir son « aptitude à la trahison », son étrange capacité d'atteindre des publics toujours plus lointains et de s'ouvrir à des interprétations nouvelles.

OUVRAGES DE ROBERT ESCARPIT CITÉS

- B*: *De quoi vivait Byron? Présenté par André Maurois*, Paris, Deux-Rives, coll. «De quoi vivaient-ils?», 1952.
- A*: *L'Angleterre dans l'œuvre de Madame de Staël*, Paris, Marcel Didier, coll. «Etudes de littérature étrangère et comparée», 1954.
- IS*: *Informations sociales* (numéro thématique «Littérature et grand public»), janvier 1957, vol. 11, n° 1.
- SL*: *Sociologie de la littérature*, Paris, Presses universitaires de France, coll. «Que sais-je?», n° 777, 1958.
- RL*: *La Révolution du livre*, Paris, Unesco/Presses universitaires de France, 1969 (1965).
- LP*: «La lecture populaire du Moyen Âge à nos jours» (avec Pierre Orecchioni et Nicole Robine), in G. Lefranc (éd.), *La Vie populaire en France du Moyen Âge à nos jours*, Paris, éd. Diderot, 1965, p. 278-352.
- LC*: *Le Livre et le conscrit* (avec Nicole Robine et André Guillemot), Paris/Bordeaux, Cercle de la Librairie – Société bordelaise pour la diffusion des travaux de lettres et sciences humaines (SO BO DI), 1966.
- LS*: *Le Littéraire et le social. Eléments pour une sociologie de la littérature* (avec Charles Bouazis, Jacques Dubois, Robert Estivals *e.a.*), Paris, Flammarion, coll. «Points/Champ sociologique», n° 5, 1970.

NOTES

1. Pour un aperçu biobibliographique de Robert Escarpit, voir Maïka Fourgeaud & Nicole Robine, *Hommage à Robert Escarpit. Universitaire, écrivain, journaliste. 24 avril 1918 – 19 novembre 2000*, Bordeaux, Presses universitaires de Bordeaux, coll. «Lecteur – Bibliothèques – Usages Nouveaux», 2001.
2. Edmond Cros, «Sociologie de la littérature», in Marc Angenot – Jean Bessière – Douwe Fokkema – Eva Kusher (éd.), *Théorie littéraire. Problèmes et perspectives*, Paris, Presses universitaires de France, coll. «Fondamental», 1989, p. 128.
3. Cf., par exemple, les commentaires sur Escarpit dans Roger Fayolle, «La critique littéraire de 1914 à nos jours», in Pierre Abraham et Roland Desne (éd.), *Histoire littéraire de la France, 1939-1970*, Paris, Editions sociales, 1980, p. 335; Carlos Altamirano & Beatriz Sarlo, *Literatura y sociedad. Goldmann, Escarpit, Hauser y otros*, Buenos Aires, Centro Editor de América Latina, coll. «Los fundamentos de las ciencias del hombre», n° 18, 1991 (1977), p. 24; Bert Vanheste, *Literatuursociologie: Theorie en methode*, Assen, Van Gorcum, 1981, p. 185; Paul Dirckx, *Sociologie de la littérature*, Paris, Armand Colin, coll. «Cursus/Lettres», p. 103-108 et Hendrik Van Gorp *e.a.*, *Dictionnaire des termes littéraires*, Paris, Honoré Champion, coll. «Dictionnaires et références», n° 6, 2001, p. 449-590.
4. Dans ce qui suit, les ouvrages d'Escarpit seront indiqués à l'aide des sigles repris en annexe.
5. Cf., par exemple, *Communication et organisation* [Actes de la journée d'hommage du 23 octobre 1998], n° 2, 2000, p. 1-107; *Les points sur les I* [spécial Robert Escarpit], n° 21, 1998, p. 1-19; Jean Meyriat, «Robert Escarpit, la documentation et les sciences de l'Inforcom», in *Documentaliste et information (MEI)*, n° 14, 2001, p. 37-63; Maïté Roset-Cazenave, «Robert Escarpit: un pionnier de l'information moderne», in *Le Festin*, n° 33, 2000, p. 95-97; Pierre Christin, «Un mandarin ferrailleux», in *Imprimatur*, n° 579, 2000, p. 5.
6. Parmi les rares études consacrées à Robert Escarpit, il faut mentionner celles de Roy Dineen, concernant deux œuvres fictionnelles d'Escarpit, à savoir *Le Fabricant des nuages* (1969) et *Le Littératron* (1964), ainsi que celle de Guy Ducrey à propos des rapports entre les publications d'Escarpit dans le domaine de la littérature comparée et les travaux relevant de la sociologie de la littérature. Cf. Roy Dineen, «Amnesia? – That's Fantastic», in *New Zealand Journal of French Studies*, n° 1, 1989, p. 39-51; *idem*, «Robert Escarpits *Le Littératron*: "un nuagiste à la fac"», in *University Fiction*, n° 5, 1990, p. 75-102 et Guy Ducrey, «Robert Escarpit (né en 1918), ou quand le sociologue naît du comparatiste», in *Revue de littérature comparée*, n° 3, 2000, p. 427-438.
7. Dans la plupart des sources continentales, le nom d'Escarpit figure sans aucune véritable précision à côté de celui d'autres sociologues empiriques de la littérature. Cf., par exemple, Régine Robin & Marc

Angenot, *Sociologie de la littérature: un historique* (nouvelle édition revue et corrigée), Montréal, Ciadest, 1993, p. 39. Dans certains cas, la théorie d'Escarpit est même tout bonnement écartée comme étant peu pertinente. Cf. Pierre V. Zima, *Manuel de sociocritique*, Paris, Picard, coll. « Connaissance des langues », 1985, p. 31-32, 213-215 et Pierre Bourdieu, *Les Règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire* (nouvelle édition revue et corrigée), Paris, Seuil, coll. « Points/Essais », n° 370, 1998 (1992), p. 380 (note). La réception anglo-saxonne d'Escarpit s'avère, quant à elle, minimale et fragmentée. Dans *Critique et théorie littéraires: une introduction* de Terry Eagleton, par exemple, les représentants majeurs des théories de la réception passent en revue, mais il n'est à aucun moment fait mention d'Escarpit. Cf. Terry Eagleton, *Critique et théories littéraires: une introduction*, traduit de l'anglais par Maryse Souchart, Paris, Presses universitaires de France, 1994 [1983]. Il en va de même de la célèbre étude de l'Américain Robert Darnton sur la sociologie de la lecture et de la culture au XVIII^e siècle. En dépit des affinités entre la démarche de Darnton et le programme de recherche sociologique d'Escarpit, son nom n'est à aucun moment mentionné. Cf. Robert Darnton, *Gens de lettres, gens du livre*, traduit de l'américain par Marie-Alyx Revellat, Paris, Odile Jacob, coll. « Points », n° OJ39, 1992 [1991]. De même, Escarpit est étrangement absent de l'histoire culturelle, en particulier des travaux de Roger Chartier ou de Jean-Yves Mollier sur l'histoire de la lecture, de la librairie, de la littérature populaire et de l'édition. Cf., par exemple, Guglielmo Cavallo & Roger Chartier (éd.), *Histoire de la lecture dans le monde occidental*, Paris, Seuil, coll. « L'univers historique », 1997 et Jean-Yves Mollier, *La Lecture et les publics à l'époque contemporaine. Essais d'histoire culturelle*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Le nœud gordien », 2001.

8. Pour plus de renseignements concernant le comparatisme historique français, cf. Pierre Brunel, Claude Pichois & André-Michel Rousseau, *Qu'est-ce que la littérature comparée?*, Paris, Armand Colin, coll. « U », n° 287, 2000. Le lecteur consultera également les « classiques » en la matière: Paul Van Tieghem, *La Littérature comparée*, Paris, Armand Colin, 1931; Paul Hazard, *La Crise de la conscience européenne entre 1680 et 1750*, Paris, Gallimard, coll. « Idées », n° 173-174 (2 v.), 1968 (1935); Jean-Marie Carré, *Les Ecrivains français et le mirage allemand*, Paris, Boivin, 1947 et Marius-François Guyard, *La Littérature comparée*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Que sais-je? », n° 499, 1951.

9. Celles-ci concernent surtout la littérature anglaise – avant d'être nommé, Escarpit est assistant d'anglais à Bordeaux –, comme dans *De quoi vivait Byron?* (1952), *Lord Byron, un tempérament littéraire* (1956), *Rudyard Kipling, grandeurs et servitudes impériales* (1955) ou le *Précis d'histoire de la littérature anglaise* (1953). Ailleurs, Escarpit s'intéresse à la culture hispanique, qui lui est familière depuis son séjour au Mexique de 1944 à 1949. Il en résulte des publications telles que *Contracorrientes Mexicanas, baratillo de impresiones* (1957), le *Guide hispanique* (1959) et des articles parus dans la *Revue de littérature comparée* et *Annales, économie, sociétés, civilisations*. Enfin, Escarpit consacre plusieurs études à la littérature française (comme *Historia de la literatura francesa*, 1948) et en particulier à Madame de Staël, qu'il étudie dans son mémoire d'études supérieures *Madame de Staël et Byron* (1941), et dont il examine l'expérience anglaise dans sa seconde thèse d'Etat *L'Angleterre dans l'œuvre de Madame de Staël* (1954).

10. Cf., par exemple, Ulrich Weisstein, *Einführung in die Vergleichende Literaturwissenschaft*, Stuttgart – Berlin – Köln – Mainz, Kohlhammer, 1968, p. 34. De même, plusieurs contributions dans le livre blanc de *La Recherche en littérature générale et comparée* témoignent de l'apport décisif des enquêtes sociologiques pour le décloisonnement de la discipline comparée, notamment en ce qui concerne les recherches dans le domaine de la réception et de la littérature populaire. Cf. An., *La Recherche en littérature générale et comparée en France. Aspects et problèmes*, Paris, SFLGC, 1983.

11. Pour un aperçu des évolutions majeures dans le domaine de la littérature comparée à cette époque, cf. Ulrich Weisstein, *op. cit.*, p. 34.

12. *Une interview de Robert Escarpit* (par Jean Devèze et Anne-Marie Laulan, 1992); <http://www.uni-bielefeld.de/lili/personen/rwolff/interview%20Escarpit.htm>. Pour des remarques analogues, cf. Robert Escarpit, *Lettre ouverte à Dieu*, Paris, Albin Michel, coll. « Lettre ouverte », 1966, p. 62-64.

13. Pour l'usage de chiffres et de données statistiques dans les ouvrages comparatistes, voir par exemple « Données numériques » (A, p. 115-164), ainsi que les calculs concernant les finances de Byron dans *De quoi vivait Byron?*

14. Cette affinité a également été mise en évidence par Guy Ducrey, *art. cit.*

15. Robert Escarpit, « De la littérature comparée aux problèmes de la littérature de masse », in *Etudes françaises*, n° 3, 1966, p. 349.

16. Robert Escarpit, « Le Littéraire et le social », in *Actes du VI^e Congrès de l'Association internationale de littérature comparée* (3 août – 5 septembre 1970), 1975, p. 21.

17. Ainsi, à propos de la conception de la littérature chez René Wellek, Escarpit souligne qu'« il s'agit en

fait d'un système clos qui tire sa cohérence non de la matière sur laquelle s'exerce la sélection, mais de l'attitude sélective qui est la démarche fondamentale de toute société élitaire » (LS, p. 10). Le même constat vaut pour Paul Van Tieghem : « Dans l'introduction à son livre sur *La Littérature comparée*, Paul Van Tieghem a décrit et a pris à son compte cette attitude en définissant de la manière suivante la méthode que doit suivre l'historien de la littérature : "La première opération est un choix, n'est digne du nom de littérature que ce qui offre une valeur, et une valeur *littéraire*, c'est-à-dire un minimum d'art. Ces écrits offrent à l'esprit, au cœur, une *jouissance* plus ou moins vive dans laquelle entre déjà parfois l'admiration" » (LS, p. 10).

18. Se voit ainsi condamnée la critique littéraire soviétique : « [...] le souci d'efficacité politique a conduit la critique littéraire soviétique (et avec elle la critique communiste) à mettre l'accent moins sur la sociologie de la littérature proprement dite que sur l'étude du témoignage social apporté par les œuvres littéraires » (SL, p. 10). Escarpit fait des remarques analogues concernant Biéliniski, Plekhanov, Jdanov et Mao Tsé-toung (cf. LS, p. 11) et s'en prend également au structuralisme génétique de Lucien Goldmann : « C'est là cependant un grave inconvénient quand il s'agit de définir une spécificité littéraire. Pour Goldmann l'exigence esthétique est inscrite dans la seule analyse du littéraire, non dans la relation du littéraire au social et constitue ainsi une sorte de pétition de principe. Si l'on ne peut parler du littéraire qu'à propos des grandes œuvres, comment parler des grandes œuvres sans postuler une certaine conception du littéraire ? » (LS, p. 17).

19. Voir aussi à ce sujet : Robert Escarpit, « Creative Treason as a Key in Literature », in *Yearbook of Comparative and General Literature*, n° 10, 1961, p. 16-21.

20. Dans un texte qui a fait date, le théoricien de la réception Hans Robert Jauss fait une critique intéressante de la théorie des publics d'Escarpit. Jauss en souligne deux défauts majeurs. D'abord, elle présuppose que le succès littéraire d'un auteur ne saurait être attribué qu'à sa capacité à refléter adéquatement son époque et à répondre aux attentes du public, et qu'il s'agirait de l'unique raison de la pérennité d'un succès littéraire. Ensuite, pour rendre compte d'une réception dépassant le public-milieu initial, Escarpit se voit obligé de recourir aux concepts de mythe et de trahison créatrice, comme si toute réception au-delà du public initial ne s'effectuerait que moyennant une altération du sens originel. Etant donné que nous nous intéressons surtout à la reconstitution de la structure interne de la sociologie d'Escarpit dans cet article, nous n'approfondirons pas les questions soulevées par Jauss. Cf. Hans Robert Jauss, « L'histoire de la littérature : un défi à la théorie littéraire », 1967, in *Pour une esthétique de la réception*, traduit de l'allemand par Claude Maillard, Paris, Gallimard, coll. « Tel », n° 169, 1978, p. 21-80.

21. Parmi les travaux de l'École de Bordeaux, il faut mentionner : *L'Atlas de la lecture à Bordeaux* (1963), *La Lecture dans les bibliothèques d'entreprises* (1963), *Le Phénomène San Antonio, une forme de roman noir au XX^e siècle* (1965), *Le Livre et le conscrit* (1966), *La Littérature à l'heure du livre de poche* (1966), *Analyse de la Périodisation littéraire* (1972), *La Révolution du livre* (1965), *La Faim de lire* (1973) et *Le Littéraire et le social* (1970). Vers la fin des années 1960, et comme en témoignent plusieurs contributions dans *Le Littéraire et le social*, le programme de recherche initial, la sociologie du fait littéraire, s'élargit dans le sens d'une théorie générale de la communication. L'intérêt pour la « communication par écrit » est remplacé peu à peu par des réflexions théoriques sur la communication en général. En 1973, paraît *L'Écrit et la communication*, suivi de *Théorie générale des sciences de l'information et de la communication* (1976) et du *Livre blanc de la communication* (1982).

22. Lucien Febvre & Henri-Jean Martin, *L'Apparition du livre*, Paris, Albin Michel, coll. « L'évolution de l'humanité », 1958.

23. Régine Robin & Marc Angenot, *op. cit.*, p. 39.

24. A un échantillon de 4716 recrues sont posées, par questionnaire écrit, des questions (fermées et ouvertes) portant sur la lecture de livres, de revues, d'hebdomadaires et de quotidiens, les goûts et les préférences personnelles et les conditions de lecture. Les réponses sont mises en rapport avec l'âge, l'origine sociale et géographique, et le niveau d'études des recrues. L'enquête porte une attention particulière aux rapports entre la lecture et la compétence culturelle d'une part, et le niveau d'étude de l'autre. Le rôle de l'enseignement dans la transmission du patrimoine est ainsi mis en évidence. Pour des analyses analogues, plus sophistiquées et plus récentes, cf. Pierre Bourdieu & Jean-Claude Passeron, *Les Héritiers : les étudiants et la culture*, Paris, Minuit, coll. « Le sens commun », 1964 ; Pierre Bourdieu, *La Noblesse d'Etat. Grandes écoles et esprit de corps*, Paris, Minuit, coll. « Le sens commun », 1989.

25. Robert Escarpit, « Le littéraire et le social », in *Actes de vie. Congrès de l'Association internationale de littérature comparée* (31 août – 5 septembre 1970), 1975, p. 18.

26. Dans plusieurs travaux sur l'histoire de la lecture (cf., par exemple, LP, RL et LS), Escarpit présente une généalogie de la lecture dont la structure est ternaire. D'une culture « cléricale » ou « initiatique », réser-

vée exclusivement aux clercs initiés à la lecture, l'on est passé progressivement, grâce à différentes inventions et innovations technologiques (l'imprimerie, le journal et le livre de colportage, le quotidien moderne à grand tirage et à prix réduit), à une culture « démocratique » mais néanmoins « élitaire », car limitée à un cercle réduit de lecteurs « lettrés » disposant d'une certaine compétence intellectuelle et culturelle à laquelle le grand public n'a pas accès. Les innovations technologiques au XX^e siècle, quant à elles, permettraient de franchir une nouvelle étape, et de passer à une culture « laïque » ou « de masse ».

27. Robert Escarpit, « De la littérature comparée aux problèmes de la littérature de masse », in *Etudes françaises*, n° 3, 1966, p. 349.

28. Cf., par exemple, « La définition du terme "Littérature". Projet d'article pour un dictionnaire international des termes littéraires », in *LS*, p. 259-272.

29. Robert Escarpit, « Histoire de l'histoire de la littérature », in Raymond Queneau (éd.), *Histoire des Littératures III. Littératures françaises, connexes et marginales*, Paris, Gallimard, coll. « Encyclopédie de la Pléiade », 1958, p. 1780.

30. *Id.*, p. 1780.

31. Robert Escarpit, « Le littéraire et le social », in *Actes du VI^e congrès de l'Association internationale de littérature comparée* (31 août – 5 septembre 1970), 1975, p. 22.